

Introduction

Philosophe, sociologue et citoyen

Émile Durkheim est entré dans l'histoire comme le fondateur de l'École française de sociologie. Il fut néanmoins d'abord un philosophe, et c'est par la philosophie qu'il arriva à la sociologie. Au cours des premières années de sa vie intellectuelle, il publia ses écrits quasi exclusivement dans des revues lues par des philosophes et son audience première fut une audience de philosophes. Mais la philosophie, telle qu'elle lui avait été enseignée, lui paraissait trop détachée des problèmes de son temps. Car Durkheim était un homme empreint d'esprit civique, désireux de contribuer à l'affermissement de la III^e République et à la solution de ce qu'on convenait d'appeler la « question sociale ». Ses préoccupations étaient avant tout d'ordre pratique et il nourrissait l'ambition de mettre à la disposition de ses concitoyens une connaissance de la société acquise selon des normes rigoureuses de scientificité. C'est ainsi que le philosophe devint sociologue. L'entreprise sociologique n'avait pour lui de sens qu'au service du progrès social et, plus généralement, d'un progrès de civilisation.

L'engagement du citoyen appelait une conception exigeante de la sociologie qui continue à inspirer le respect, même chez ceux dont les canons de méthode s'écartent radicalement du positivisme qui inspira Durkheim. Pour celui-ci, il fallait que le savoir s'accumulant sur la vie sociale s'enracine dans les faits et que le chercheur en sociologie ne se laisse pas prendre

au piège d'idées générales, séduisantes mais insuffisamment ancrées dans la réalité empirique. Il en résulta un dédain affiché pour des esprits brillants mais moins soucieux de rigueur analytique et un style parfois inutilement polémique, maniant volontiers la formule-choc qui ne pouvait que susciter des réticences. Pour Durkheim et ses collaborateurs, il s'agissait d'une lutte engagée entre l'esprit scientifique et ce qu'ils qualifiaient durement d'amateurisme. Cependant, l'intention de science confrontée au besoin d'action n'est pas sans provoquer des tensions. Et de telles tensions apparaissent dans l'œuvre durkheimienne, surtout quand l'analyse de la réalité sociale conclut à la nécessité d'une nouvelle morale et que cette morale est présentée comme le résultat de l'étude des faits. Durkheim le philosophe se voulut sociologue, mais le sociologue se fit à la fois éducateur et moraliste. Il lui fallut concilier les exigences intellectuelles de ces différents rôles. L'échelle de valeurs de l'éducateur et du moraliste ne trouvait que malaisément sa légitimité dans la science et ne s'accommodait que difficilement du comparatisme relativisant du sociologue.

Les sociologues n'ont jamais cessé d'être tiraillés entre les impératifs de la rigueur scientifique et la tentation sans cesse renaissante de l'essayisme. Nombre d'entre eux restent également partagés entre le désir de se limiter à l'explication des phénomènes sociaux et la volonté de peser sur la réalité sociale grâce à la connaissance acquise. Selon les époques, c'est telle ou telle de ces orientations d'esprit qui paraît l'emporter. Avec une obstination peu commune, Durkheim s'employa à imposer une conception proprement scientifique de la sociologie tout en faisant reconnaître la discipline au plan des institutions. Son double succès, intellectuel et institutionnel, est incontestable. C'est au point que sa conception de la sociologie et des critères de scientificité s'identifia avec l'École française de sociologie – c'est-à-dire avec le groupe de disciples rassemblés autour de *L'Année sociologique* – et que celle-ci tendit à éclipser les courants de pensée concurrents. Cette réussite valut à Durkheim une renommée durable mais aussi de vives oppositions qui n'ont pas cessé de produire leurs effets. C'est un Durkheim quelque peu caricaturé que ses détracteurs affectè-

rent de considérer comme le penseur officiel de la République laïque ou comme le continuateur dogmatique d'Auguste Comte. Aujourd'hui, si l'on s'accorde à voir dans l'héritage durkheimien une source d'inspiration et de réflexions toujours actuelles, il n'en reste pas moins que sa fortune fut soumise à des fluctuations dans le temps, au gré des modes intellectuelles. Pour s'en tenir aux dernières décennies, Durkheim fut présenté tantôt comme l'adversaire irrécyclable de la sociologie wébérienne, tantôt, au contraire, comme le propagateur inconscient de préceptes méthodologiques wébériens. Lorsque la réception de l'œuvre de Max Weber fut mieux assurée en France et qu'il devint de bon ton de se déclarer wébérien, on nota – réaction qui ne doit pas surprendre – un retour à la tradition durkheimienne. On fit alors observer que la notion de « type idéal », généralement tenue pour caractéristique de la conceptualisation wébérienne, ne comportait somme toute aucune innovation de sens par rapport à l'usage durkheimien du terme. Ainsi, après avoir cru le durkheimisme définitivement sur son déclin, on assista à son retour en faveur. Les célébrations du 150^e anniversaire de la naissance de Durkheim, en 2008, donnèrent lieu à quelques manifestations de ferveur qu'on n'attendait plus. L'année suivante, le journal *Le Monde* incluait *Les Règles de la méthode sociologique* dans sa liste des « vingt livres qui ont changé le monde ».

Le moment semble être venu d'une appréciation nuancée. De nos jours, Émile Durkheim a certainement cessé d'être le personnage emblématique auquel il conviendrait de se rallier sans réserve, mais il s'en faut qu'il soit devenu le théoricien poussiéreux dont on pourrait se détourner une fois pour toutes. On s'efforce de présenter ici un bilan équilibré de son œuvre, à l'écart de la vénération hagiographique comme de la critique sans nuances. Lorsqu'il s'agit d'histoire de la pensée sociologique, les historiens reprochent fréquemment aux sociologues un « présentisme » qui confine à l'erreur de jugement. Il est vrai que ces derniers entretiennent avec les classiques de leur discipline une relation chargée d'ambiguïté. S'il arrive qu'on cherche dans les travaux des « pères fondateurs » des hypothèses à vérifier dans un contexte nouveau, à l'aide

de techniques plus affinées, ce qui se manifeste le plus souvent reste une forme irritante de déférence hyperbolique décourageant l'esprit critique. Il va de soi que toute œuvre du passé ne peut être pleinement comprise et appréciée qu'en référence au contexte de son époque. Durkheim se devait de convaincre ses interlocuteurs que des attitudes individuelles participaient en fait de phénomènes sociaux. Il avait également à les convaincre que ces phénomènes sociaux pouvaient légitimement devenir objets de science et qu'il devait être possible d'adopter, face à la vie sociale, l'attitude mentale qui faisait le succès des sciences de la nature. Un demi-siècle plus tard, il s'agissait de vérités largement acquises et les mêmes raisonnements auraient semblé redondants. On se tromperait donc si on jugeait une argumentation élaborée à la fin du XIX^e siècle à l'aune de préoccupations d'aujourd'hui. Toutefois, en raisonnant à la manière d'un homme de son temps, Durkheim nous a livré des préceptes dont il jugeait lui-même la portée universelle. Le commentateur moderne – s'il veut apprécier la validité de ses conclusions – se voit donc forcé de décontextualiser le propos dans une certaine mesure. Confronté à l'œuvre durkheimienne, le sociologue ne peut que faire preuve d'un « présentisme tempéré » par les leçons de l'historiographie, mais soutenu par le souci de la pertinence actuelle. C'est dans cet esprit qu'est conçu ce livre.

Le premier chapitre vise à situer Durkheim et son œuvre dans le cadre social et politique d'avant la Première Guerre mondiale, précisément pour éviter, autant que faire se peut, les anachronismes et les raisonnements absurdes. Durkheim, ne l'oublions jamais en le lisant ou en le relisant, est fondamentalement un homme du XIX^e siècle. Né sous le Second Empire, sa vie adulte commence avec la III^e République, entre le désastre national de 1870 et la crise européenne de 1914-1918. Le chapitre 2 présente l'œuvre de Durkheim sous un double aspect. C'est une sociologie de la modernité qui vise à analyser les caractéristiques de sociétés en pleine évolution, mais c'est aussi une entreprise intellectuelle véritablement née du passage à la modernité. Comme d'autres classiques de la pensée sociologique, Durkheim a le sentiment de vivre une

difficile période transitoire entre le monde d'Ancien Régime, moribond mais pas complètement disparu, et la société moderne dont les structures ne sont pas encore stabilisées. Le chapitre 3 expose la logique de raisonnement qui conduit à l'identification de la sociologie naissante avec une stratégie de recherche qualifiée d'expérimentale. On y montre également que Durkheim, moins dogmatique qu'on a parfois voulu le faire apparaître, n'hésite pas à prendre des libertés avec les principes méthodologiques qu'il a lui-même posés en préalable à toute analyse. Le chapitre 4 décrit une voie étroite entre deux ordres de valeurs et confronte la volonté de faire œuvre scientifique, traduite par la conception durkheimienne de « science positive », avec l'attitude normative appelée par le spectacle de la vie sociale et politique. On y examine la manière dont Durkheim conçoit le phénomène religieux dans un univers laïcisé. On y rappelle aussi la mission de transfert de la norme qu'il assigne à tout processus éducatif. Le chapitre 5 évoque les heurs et malheurs de l'héritage intellectuel durkheimien depuis l'entre-deux-guerres jusqu'à nos jours et les réévaluations parfois surprenantes de l'œuvre de Durkheim après la Seconde Guerre mondiale. On y fait justice des légendes qui se sont greffées sur la confrontation de l'épistémologie durkheimienne et de l'épistémologie wébérienne. Enfin, le sixième et dernier chapitre retrace les influences de la pensée de Durkheim sur différents courants de la sociologie moderne, en France et ailleurs. En guise de conclusion, on ébauche un bilan critique de l'œuvre durkheimienne.